Document généré le 24 avr. 2024 06:29

24 images

Portrait du cinéaste en rêveur
La route de Darejan Omirbaev

André Roy

Numéro 109, hiver 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23968ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2002). Compte rendu de [Portrait du cinéaste en rêveur / *La route* de Darejan Omirbaev]. *24 images*, (109), 56–56.

Tous droits réservés © 24 images, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La route
de Darejan Omirbaev

PORTRAIT DU CINÉASTE EN RÊVEUR

PAR ANDRÉ ROY

Un étrange climat d'apesanteur...

Le réalisateur kazakh Darejan Omirbaev fait partie de ces auteurs qui répondent parfaitement au concept de ce qu'on appelle le cinéma moderne et qui est avant tout pour nous une démarche, une préoccupation esthétique. Un cinéma reconnaissable par quelques marqueurs diégétiques: état de somnambulisme des personnages, errances de jeunes gens qui sont plutôt les spectateurs de leur vie que les acteurs, plans longs et lents favorisant la rêverie et l'inattendu, ellipses narratives multiples, évocation de la fugacité du temps, contemplation essentiellement douloureuse d'un monde qui semble à jamais perdu. Un cinéma de l'assèchement et du relâchement des sens, qui fait beaucoup penser à certaines autres œuvres venues du continent asiatique, de Taiwan et de Hong-Kong notamment.

On peut être perplexe devant les premiers plans de ***La route***, complètement désorienté par le déroulement d'un récit dont les ellipses ne favorisent pas (volontairement?) la compréhension, pourtant le film se révèle passionnant malgré quelques minimes défauts (symboles simplistes, répétitions inutiles). C'est l'histoire d'un cinéaste, Amir Kobessov, qui se voit en héros du réel ou d'un autre film (on ne sait trop). Un héros le temps que la projection de son film, qu'il est venu présenter, commence. Tout sera donc vu par ses yeux, ce qui n'est pas étonnant de la part d'un auteur dont les récits se sont avérés jusqu'à présent une aventure du regard, d'un regard flottant qui bute sur un monde opaque. Les films d'Omirbaev sont des balades et ***La route***, dont le titre lui-même est un programme, ne fait pas exception à la règle. Le temps de la rêverie d'Amir est consacré en majeure partie à un voyage en voiture qui doit le conduire à son village natal où sa mère se meurt, déplacement entrecoupé lui-même de périodes de veille et de sommeil, ce qui donnera à la narration une construction sur le modèle des poupées russes. Tant et si bien qu'on ne sait plus si cette rêverie est réellement une remémoration d'événements passés ou une pure divagation. Reste que ce temps de vacance mentale revêt plutôt l'aspect d'un cauchemar.

Ainsi Amir «voit» sa femme lui écrire une lettre de séparation, des hommes de main de la mafia (qui a probablement blanchi de l'argent en produisant son film) venir le tabasser dans son salon, lui-même se tromper de route et s'embourber, arriver en retard dans son village et apprendre que sa mère, morte, est déjà enterrée. Le réel reprend toutefois ses droits, avec une scène dont l'ironie cache un profond pessimisme: au moment de la projection du film d'Amir, le projectionniste se trompe de bobines, lance les premières images d'un film de karaté américain et le public refuse l'interruption de la projection, préférant voir ce film plutôt que l'œuvre du Kazakh.

Omirbaev passe d'une scène à l'autre à la manière d'un coq-à-l'âne, les parsemant de notations quotidiennes pointillistes, incisives, des sortes de *punctums* aussi fugaces qu'ils sont brutaux, qui reflètent la déliquescence d'un pays et la déréliction d'un peuple. Son sens de l'observation est d'autant plus précis qu'il est encadré par des plans tirés au cordeau, à la géométrie dépouillée. Ce qui est constaté est ravageur, désespéré, mais jamais lourd, car tout semble filtré par la simplicité et la détermination d'une mise en scène qui éloigne ce qui serait trop évident (dans l'image) et qui assourdit ce qui serait trop manifeste (dans le son). La perception des choses devient mutique, dédramatisée. Le mélange de réalisme et d'imaginaire produit un étrange climat d'apesanteur et d'intemporalité, de paix même, qui allège le film sans jamais diminuer l'espèce de spleen qui l'habite. Ainsi, la scène où Amir choisit les objets à emporter avec lui après la mort de sa mère est un moment de grâce furtif, pudique et touchant. Le laconique y est dense, la concision, savante et la sécheresse, d'une grande force expressive.

Ce film gouverné par la discontinuité, l'ellipse et la littéralité est tout entier soumis au pouvoir éloquent du regard (on sait que tout est «vu» par Amir). Grâce à ce regard, l'écran est un univers construit de plans et d'angles, un œil lui-même qui voit le monde et le fait accoucher en même temps parce qu'il le dépouille minutieusement de sa poisse et de sa lourdeur. Car dans ce film, tout est simple malgré les nombreuses ellipses et lumineux malgré la construction amphibologique. Il faut être patient et attentif pour apprécier toutes les qualités de ***La route***. ■

LA ROUTE
Kazakhstan-France-Japon 2001. Ré.: Darejan Omirbaev. Scé.: Omirbaev et Limara Jeksembaeva. Ph.: Boris Trochev. Mont.: R. Beliakova. Int.: Djamshed Usmanov, Saoule Toktibaeva, Alnour Tourhambaeva, Magjane Omirbaev, Valeria Gouliaeva. 85 minutes. Couleur.